Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 11 (1890)
Heft: 5

Artikel: Bulletin mensuel : (5 mai 1890)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133885

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*5 mai 1890* [1]).

Depuis longtemps, des efforts plus ou moins sérieux ont été faits sur divers points du Tell, en **Algérie,** pour l'élevage de l'**autruche domestique,** en vue de la production des plumes. Malheureusement, ces efforts n'ont pas obtenu les résultats qu'on en avait espérés d'abord, et les fermes à autruches disparaissent les unes après les autres. Rien jusqu'ici n'avait été tenté au Sahara même. La Société agricole et industrielle de Batna et du Sud algérien, dont M. George Rolland est administrateur, vient de prendre l'initiative pour combler cette lacune, et avec l'encouragement de l'administration, elle installe actuellement un parc à autruches dans l'oasis d'Ayata qu'elle a créée dans l'Oued-Rir'. Cette expérience, tentée dans la patrie naturelle de l'autruche de Barbarie, a toute chance de réussir. Elle ne manquera pas d'être suivie avec toute l'attention qu'elle mérite par ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'industrie de la plume d'autruche en Algérie.

L'issue désastreuse de l'expédition Flatters est encore trop présente à toutes les mémoires, pour qu'il soit nécessaire de rappeler combien les diverses fractions des **Touareg** se sont montrées rebelles jusqu'ici à l'idée de nouer des relations avec les Français. Toutes les tentatives françaises étaient restées jusqu'ici infructueuses. M. Georges Rolland a communiqué à ce sujet à la Société de géographie de Paris une nouvelle importante. Il a annoncé que le chef des Touareg Hoggar vient d'envoyer à El-Ouad-Souf son frère et quatre membres de sa famille, avec la mission de demander à nouer des relations avec le gouvernement français. Ces envoyés étaient porteurs d'une lettre de leur chef au général de la Roque, commandant de la subdivision de Batna, qui, depuis un an, travaillait à ce rapprochement. On comprend aisément combien ces relations, si elles pouvaient s'établir, serviraient à étendre l'influence française sur cette partie du bassin du Niger, et les conséquences favorables pour les progrès de la civilisation qui pourraient résulter de cette importante démarche. A ce propos, M. Rolland est revenu sur la question du chemin de fer trans-saharien, dont l'exécution s'impose mainte-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale. — Voir la carte à la quatrième page de la couverture.

nant, a-t-il dit, plus que jamais, et qui se trouve, par cet événement heureux, singulièrement facilitée.

Un télégramme de Zanzibar a annoncé la mort de M. Mackay, missionnaire dans l'**Ou-Ganda.** C'est une perte cruelle pour l'œuvre de la Church Missionary Society dans cette région. M. Mackay avait été un des premiers à répondre à l'appel de cette Société, lorsque celle-ci se décida à envoyer à Mtésa des missionnaires, à la suite de la lettre de Stanley. Il a eu la part la plus grande à la conversion de centaines de Ba-Ganda au christianisme, malgré les persécutions de Mwanga. Il a mis par écrit la langue de l'Ou-Ganda, traduit et imprimé en cette langue plusieurs parties de la Bible. Ingénieur-mécanicien avant de se vouer à la mission, c'est lui qui dirigea, non seulement les constructions nécessaires aux missionnaires, mais encore plusieurs autres dont le roi le chargea. C'est à lui aussi qu'avant la dernière expédition de Stanley, nous avons dû les informations qu'Émin-pacha cherchait à faire parvenir en Europe; à lui enfin qu'Émin a été redevable de beaucoup de provisions dont il avait besoin pour l'administration de la province de l'Égypte équatoriale. Dans les circonstances où se trouve l'Ou-Ganda, le décès de M. Mackay est doublement regrettable; son expérience consommée eût été des plus utiles pour la direction des missionnaires arrivés beaucoup plus récemment dans ce pays.

Le service de la **navigation à vapeur entre l'Allemagne et la côte orientale d'Afrique** se développe rapidement. La ligne principale sera desservie par quatre steamers partant chacun tous les mois de Hambourg, et touchant, en Europe, Rotterdam, Lisbonne et Naples; en Afrique, Port-Saïd, Zanzibar, Dar-es-Salam, Mozambique et Lorenzo-Marquez. De Zanzibar, deux lignes secondaires seront établies pour le service de la côte, l'une vers le nord, deux fois par mois, l'autre vers le sud, une fois par mois seulement. Les courses régulières commenceront au mois de mars de l'année prochaine; mais, déjà dès le mois de juillet de cette année-ci, commencera un service provisoire, avec un départ tous les deux mois, jusqu'à ce que tous les nouveaux steamers soient équipés. Les relations commerciales entre l'Allemagne, le Portugal, l'Afrique orientale allemande et le Transvaal en recevront un grand développement.

Emin-pacha, rétabli des suites de l'accident dont il avait été la victime à Bagamoyo, est entré au service du gouvernement allemand, au grand déplaisir de ceux qui, n'ayant pu obtenir de lui l'acquiescement à leur offre de l'installer, sous leur suprématie, comme gouverneur

de la province de l'Équateur, avec 1500 liv. sterl. de traitement et 12,000 liv. sterl. pour frais d'administration, l'ont menacé de le laisser sans provisions, ni munitions, pour le forcer à quitter sa province, et prétendent maintenant qu'il aurait été massacré s'il y était resté. Croient-ils donc que, simple représentant de la civilisation à l'Équateur, il eût moins imposé aux mahdistes, et qu'il eût moins vaillamment défendu son territoire contre leurs assauts que les officiers égyptiens de Dufilé à la tête des troupes dans lesquelles l'arrivée des Anglais avait jeté la désunion? Que le refus d'Émin de leur livrer la province de l'Équateur ait causé à MM. Mackinnon, Mackenzie, Sir Francis de Winton et aux membres de l'expédition de Stanley une vive déception, c'est possible, mais nous n'y voyons pas un motif de l'accuser d'incapacité, ni d'ingratitude. On ne le jugeait pas incapable, lorsqu'on lui faisait les offres susmentionnées. Ceux qui se vantent de l'avoir sauvé, oublient les douze ans pendant lesquels il a su conserver à sa province, sans le secours des Anglais, la liberté et la civilisation. Quoi qu'il en soit, tandis que Stanley, de retour en Europe, où il est reçu partout avec les honneurs dus à son indomptable énergie, parle avec désinvolture des bataillons égyptiens laissés dans les postes du haut Nil et massacrés par les mahdistes et de la ruine complète de l'œuvre d'Émin, celui-ci va prouver qu'il peut faire mieux que de terminer ses jours dans l'oisiveté au Caire ou à Souakim. D'après les nouvelles des journaux, le gouvernement allemand lui a donné pour instructions de se porter par la voie la plus courte au Victoria-Nyanza ; de traverser le lac en serrant de près les frontières de la sphère des intérêts anglais ; d'explorer les territoires situés entre les possessions allemandes et l'État libre du Congo ; puis de descendre au sud des rives du lac Tanganyika, et d'achever de faire le tour de la sphère des intérêts allemands en suivant les frontières septentrionales de la province de Mozambique, le long de la Rovouma, pour aboutir à Lindi.

Avant la publication de son livre, **Stanley,** de retour en Europe, nous fournit des informations précieuses sur les ressources offertes par les régions qu'il a traversées ; preuve en soit les détails publiés par l'*Indépendance belge* sur la grande **forêt de l'Arououimi :** « Elle est, » dit Stanley, « en richesse, la rivale des plus grands pays forestiers de l'Amérique méridionale, la concurrente des futaies luxuriantes qui bordent l'Amazone, roi incontesté de tous les fleuves du globe. Une perpétuelle moiteur, entretenue par le voisinage des grands fleuves et par d'incessantes pluies tropicales, féconde, dans le sous-bois, les plantes les plus

rares, les fleurs les plus éclatantes, les écorces les plus précieuses. Certain jour, mon expédition ne fournissait qu'une étape de trois ou quatre cents mètres, tant nos haches avaient à abattre de barrières faites de lianes entrecroisées, de ramures confondues, au milieu d'un peuple d'insectes qu'on ne rêve pas, de papillons multicolores, de perroquets qui balancent leurs éblouissants plumages sur des perchoirs de verdure. A lui seul, le caoutchouc de la forêt représente une fortune sans limites. On fait grand état en Europe de l'ivoire. Au Caire, j'ai rencontré le comte Teleki et le lieutenant de vaisseau von Hœhnel, les deux explorateurs autrichiens qui parcouraient la côte orientale, la région du mont Kénia, au moment même où j'opérais ma jonction avec Émin. Ils m'affirment avoir rencontré de ce côté d'énormes troupeaux d'éléphants, c'est-à-dire un stock d'ivoire assez considérable pour reculer sensiblement l'époque où cette richesse africaine sera épuisée. Je n'ai pas de peine à les croire. Mais le caoutchouc et les autres produits que peut fournir la forêt de l'Arououimi ont une bien autre valeur. Ils ne s'épuiseront jamais. La nature veille à les renouveler, à en faire un réservoir où l'homme puisera, en tous les temps, à satiété. Certes, il faudra pour cela percer la forêt d'outre en outre, y créer de grandes routes, y ouvrir de vastes clairières offrant aux travailleurs et aux voyageurs un domicile habitable. Dans son état actuel, le sol fangeux de l'interminable forêt, d'où le soleil est presque partout et toujours exilé, engendre d'horribles fièvres, des maladies inconnues. Dès les premiers jours, nos chaussures, dévorées par l'humidité, tombaient en lambeaux ; nos vêtements, littéralement pourris, devenaient guenilles. Autant d'Européens, autant de Jobs. Notre aspect eût fait fuir les passants au coin d'un bois européen. »

Non moins intéressants sont les détails fournis par Stanley sur les **nains de l'Arououimi :**

« On a eu raison de dire que ces pygmées sont ceux dont Hérodote constatait l'existence plus de quatre cents ans avant Jésus-Christ. Mais, ce qu'Hérodote n'a jamais dit ni soupçonné, c'est que, de son temps, la race diminutive dont je parle avait déjà derrière elle un passé de deux mille cinq cents ans. Après que nous eûmes lié amitié avec les nains, j'ai eu l'occasion de les étudier à loisir, au point de vue ethnologique. Nombre d'entre eux ont passé quatre mois et demi dans notre camp, nous accompagnant partout, se prêtant de bonne grâce à l'observation. J'ai acquis la preuve certaine qu'ils habitent cette même partie du globe depuis cinquante siècles. Le caractère noble et fier de ces tribus naines

porte toute l'empreinte de leur antiquité. Bien que dispersés sur une vaste étendue de territoire, ils se relient par une organisation politique et sociale attestant non seulement l'unité d'origine, mais encore des traditions tout à fait aristocratiques. Ils ont une reine, une femmelette charmante d'intelligence et de finesse qui est devenue le trait d'union entre les siens et notre expédition, à une époque où nous ne nous entendions guère encore. Au reste, chose curieuse, ces nains parfaitement proportionnés et de nuance olivâtre se méfiaient infiniment moins de nous que de nos grands gaillards d'auxiliaires africains. Leurs flèches empoisonnées ont successivement tué, dans la forêt, vingt et un Zanzibarites que j'avais dépêchés, par détachements, de la région des Lacs avec des missives pour mon arrière-garde, c'est-à-dire pour Barttelot. C'est ce qui m'a déterminé finalement à retourner moi-même vers Yambouya. — N'avez-vous pas songé à ramener quelques spécimens de ces Lilliputiens qui font de la fantaisie de Stern un livre réaliste ? — Si fait. Mais ils n'ont pu s'acclimater dans les plaines, en pays secs. Dès qu'ils quittaient la région humide des forêts, ils tombaient, frappés de la fièvre, mortellement. Pas un n'a atteint la côte. La reine, qui était prête à nous suivre jusqu'aux merveilleuses contrées des blancs, dont nous lui parlions — elle est fort curieuse ! — a été atteinte longtemps avant l'arrivée à la lisière des bois. Elle s'est arrêtée à temps. Oui, leur petite reine mérite son titre. Espiègle et bonne, futée et douce. Et des mains et des pieds d'un modelé « divin, » d'une exiguïté à désespérer les Chinoises ! Son costume !... Ma foi, comme celui de toute cette population de gnomes et lutins, c'est une quantité négligeable. Mais la nature a pourvu à la décence en ouatant ces petits corps d'une sorte de duvet d'oiseau qui n'a rien de désagréable à la vue ni au toucher et qui... sauve les apparences... Un indice incontestable de civilisation, c'est l'art avec lequel les nains confectionnent les filets servant de piège à gibier et les flèches en fer forgé dont nos Zanzibarites ont tant souffert. Sans doute ils auraient une architecture savante, si, à leur existence nomade, des huttes d'herbages, simples nids, d'où ils s'envolent vite, ne suffisaient. Dans tous les cas, on ne trouve nulle part vanniers, tisserands et forgerons possédant plus d'habileté ou de goût. Ils ont leurs propres soufflets, proportionnés à leur taille, leurs marteaux, leurs enclumes : tout l'outillage des peuples avancés. Les motifs décoratifs de leurs flèches en font de petites merveilles. — Où trouvent-ils le fer ? — Le minerai abonde dans les cours d'eau innombrables qui ruissellent à travers la forêt de l'Arououimi. On y rencontre même çà et là du cuivre.

Plus rarement toutefois. — Quels autres signes de civilisation avez-vous rencontrés chez les nains ? — Leur moralité, tout à fait exceptionnelle ; tandis que dans toute l'étendue de la forêt, et dans les rangs mêmes de notre caravane, j'ai été appelé à constater, chez les noirs et tous les Africains de taille normale, des mœurs épouvantables. »

Enfin, Stanley dénonce, comme fléau pire que la traite, la **chasse à l'ivoire,** avec laquelle d'ailleurs la chasse aux esclaves est en corrélation intime : « Il se passe actuellement en Afrique quelque chose de bien plus grave, de bien plus terrible, en ses résultats, que la chasse aux esclaves proprement dite. C'est la « chasse à l'ivoire. » Elle coûte encore dix fois plus de sang et de larmes. Nul crime devant lequel les maraudeurs arabes ne reculent pour s'emparer de cette denrée si prisée en Europe. Ils descendent, en caravanes successives, de la région de Nyangoué, au nord-ouest du Tanganyika, se répandant, à l'est dans la région des lacs et jusque dans la province que vient d'abandonner Émin-pacha ; à l'ouest, dans les grandes forêts de l'Arououimi et du haut Congo, saccageant tout, incendiant tout, semant la mort partout pour s'emparer des défenses d'éléphants recueillies, dans leurs chasses, par les indigènes. C'est-à-dire que les naturels, une fois en possession d'une quantité plus ou moins importante d'ivoire, sont assurés de se voir, un jour ou l'autre, assaillis par une nuée d'Arabes, qui se créent des établissements, des camps, des *zeribas,* au fur et à mesure de leur marche en avant, fondant de village en village, de tribu en tribu, sur les populations infortunées, pour leur arracher, coûte que coûte, le lucratif produit. Et vous comprenez pourquoi ces razzias sont infiniment plus sanglantes que celles qui ont uniquement pour but la capture des esclaves... S'il s'agit de ravir des noirs uniquement pour s'en servir comme porteurs ou les exporter en pays ottoman, l'Arabe verse un minimum de sang. Son intérêt, quand il attaque un village à cet effet, est de faire le moins de carnage possible, afin que son butin d'hommes valides soit aussi considérable que possible. Il tue et pille, mais avec des ménagements. Lorsque l'objectif est le vol de l'ivoire, il n'a plus à se modérer. Il assassine, il massacre, il dépeuple sans merci une partie de l'univers. Sur tout le parcours que j'ai effectué, j'ai rencontré des marques affreuses de cette terrible chasse à l'ivoire, plus révoltante, je le répète, en ses conséquences, que les campagnes esclavagistes. » —

Sur l'observation de son interlocuteur que Nyangoué était le quartier général de Tipo-Tipo, et sur la demande si celui-ci serait l'organisateur de ces horribles battues, Stanley a répondu : « Nullement. Du

moins je ne le crois pas. Les coupables sont des chefs arabes qui ne relèvent pas de lui, travaillent pour leur compte, à la tête de bandes de Manyémas stylés tout exprès. Ils procèdent à loisir, établissant, dans l'intérieur des forêts, des plantations qui leur servent de bases d'opération et d'où ils rayonnent sur toute la contrée environnante, formant comme une sorte d'immense toile d'araignée qui, dans ses réseaux, finit par enlacer tout l'intérieur de l'Afrique. « Araignée » est le mot propre. Ils pompent le sang de tout un continent. Parfois, ils se contentent d'enlever les femmes et les enfants des indigènes, puis d'échanger ces otages contre l'ivoire convoité. Mais, la plupart du temps, ils tuent sans préliminaires. La forêt de l'Arououimi, dont j'ai déjà évalué la superficie à 250,000 milles carrés, est infestée de ces misérables. A eux le triste honneur d'avoir ouvert les principales routes qui relient les clairières où les indigènes se sont établis. J'en ai rencontré des caravanes, ployant sous le butin acquis au prix de ces monstruosités. Mon expédition était trop faible et trop épuisée pour qu'il me fût permis d'intervenir. Et puis, j'avais d'autres devoirs : une ligne droite s'ouvrait devant moi, dont je ne devais pas dévier. »

Le *Missions Magazin* de Bâle rapporte que l'essai fait par le Commissaire impérial allemand dans l'Afrique orientale, le capitaine Wissmann, de l'emploi de **pigeons voyageurs pour la poste aux lettres** a parfaitement réussi. C'est le Dr Röber, président de la Société colombophile de Strasbourg, qui les lui avait donnés; il propose que les stations ne soient pas créées à plus de 50 kilomètres les unes des autres. Chacune d'elles aurait une dizaine de pigeons des deux stations les plus rapprochées. Comme ceux-ci franchissent la distance de 50 kilom. en 40 à 50 minutes; que pour les prendre, lire une dépêche, et l'attacher à un pigeon de la station suivante, il faut compter 10 minutes, on pourrait transmettre à 300 kilomètres une missive de six heures du matin à midi, du lac Nyassa à Zanzibar, par exemple. La mission des Universités est entrée en rapport avec la Société colombophile de Strasbourg, pour introduire le service de la poste aux pigeons entre ses stations de l'Afrique orientale. Les missionnaires de la Société de Brême, à la Côte d'Or, en feront autant, ainsi que l'administration coloniale des possessions allemandes de l'Afrique occidentale.

Le *Moniteur des Colonies* donne, d'après les rapports de M. J.-B. Rolland, explorateur à **Madagascar,** les renseignements suivants sur l'industrie de la soie dans la grande île africaine. Il y existe plusieurs variétés de vers, qui donnent une soie très solide quoique moins bril-

lante que celle des bombyx qui fournissent les cocons qu'emploient les manufactures françaises. Les chenilles ne sont pas difficiles à nourrir ; bien qu'elles préfèrent la feuille de l'embrévatier, elles s'accommodent de la feuille de presque tous les arbres. Les cocons de soie malgache ne se dévident pas, mais se filent comme le chanvre. Sitôt que les cocons ont été recueillis sur les arbres où s'élèvent les vers, les Madécasses en retirent la chrysalide, dont ils font un mets recherché ; puis ils font bouillir la soie dans l'eau pour la débarrasser de sa viscosité et la font sécher. Les fileuses prennent alors le cocon entre le pouce et l'index de la main gauche, saisissent le fil de soie de la main droite, le tirent et le tordent en l'enroulant sur un léger roseau qu'elles tiennent adapté à leur petit doigt. Ensuite, les Malgaches teignent les fils des couleurs qu'ils désirent. Quant au métier sur lequel ils tissent leurs *lambas,* d'une beauté parfois si remarquable, il est des plus rudimentaires : Six petits pieux, de 25 centim. de haut, fichés en terre, disposés en rectangle, servent à tendre les fils ; une navette passe successivement d'un côté à l'autre, et une règle fait fonction de peigne serrant en même temps le tissu. Voilà tout l'appareil. Les pièces fabriquées sur ce métier ne peuvent avoir que 50 centimètres de large environ sur 3 mètres au plus de long. L'île fournit presque toutes les couleurs nécessaires pour la teinture. Les *lambas* de soie sont d'un beau travail, tant au point de vue du tissage qu'à celui de la délicatesse de l'étoffe et de la distribution des couleurs ; ils sont l'objet d'un commerce relativement considérable dans la province d'Imérina. Dans les rares plantations de chanvre qu'a vues M. Rolland, cette plante textile est fort belle, les indigènes en font des étoffes nommées *lambas rangony;* c'est le vêtement des esclaves et des pauvres.

On écrit de **Tananarive** au *Journal des Débats :*

Madagascar peut devenir un centre astronomique et météorologique important. On y construit un observatoire à l'est de la ville, sur une colline où l'on doit faire monter tous les matériaux à dos d'homme. L'endroit où il se trouve, nommé Ambohidempoua, est à 4400^{m} au-dessus du niveau de la mer, et domine tous les environs. Ce sera l'observatoire astronomique le plus élevé du monde. Le directeur est le R. P. Colin, de la Compagnie de Jésus ; il fait les observations météorologiques et astronomiques. Lors de l'éclipse de soleil du 28 juin et de l'éclipse de lune du 11 juillet dernier, il a pu fournir des indications intéressantes. Pour le service météorologique, il compte relier entre eux divers points extrêmes de la grande île en y installant des stations. Jusqu'ici,

il existe peu d'observatoires astronomiques dans l'hémisphère austral; celui de Tananarive pourra rendre de grands services à la science, principalement pour la confection de la carte du ciel au XIXme siècle, entreprise en collaboration avec tous les observatoires du monde.

La Chambre de commerce française de Madagascar a communiqué aux Chambres de commerce de France un projet d'ouvrir à **Tamatave** une **Exposition de produits français,** pour contribuer au développement de l'influence commerciale de la France. Le ministre du commerce lui a accordé son bienveillant concours, et a obtenu des Compagnies de transport de fortes réductions pour tous les articles qui pourront être expédiés en vue de l'Exposition. Les articles-échantillons qui seront envoyés devront être catalogués avec tous les renseignements à l'appui, afin que les consommateurs puissent se rendre compte de l'avantage qui pourrait résulter pour eux en donnant la préférence aux produits français sur les produits similaires étrangers. Tout en profitant des réductions sur les frais de transport, les exposants n'auront aucun frais à supporter à Tamatave, la Chambre de commerce prenant à sa charge les frais d'installation, d'exposition et autres.

Les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres ont publié une lettre de M. **H. H. Johnston,** que le gouvernement anglais a envoyé au mois de juin dernier à Mozambique, avec le titre de consul britannique, mais qui, dès son arrivée, comme nous l'avons vu précédemment, s'est rendu au Chiré et au Nyassa avec l'intention de pousser jusqu'au Tanganyika. La lettre est datée du 19 novembre 1889, de Nkana sur la Msisi — la Mkana de Thomson [1] — à moitié chemin entre le Nyassa et le Tanganyika. Il était accompagné par le Dr Kerr Cross, de la mission de l'Église libre d'Ecosse. Ayant appris que l'extrémité sud du lac **Rikoua** n'était qu'à une centaine de kilomètres, ils résolurent de s'y rendre. « Le lac actuel, » dit-il, « n'est qu'un reste d'une nappe d'eau beaucoup plus étendue autrefois; il est à une altitude de 950^m^ environ; l'eau n'est pas potable. Il fourmille d'hippopotames, de crocodiles et de poissons. Des éléphants, des buffles à cornes très fines, des zèbres, des poules de Guinée, des francolins et des tourterelles en nombre infini en peuplent les rives. Les indigènes de la côte méridionale, Wahoungou, souffraient cruellement de la faim, de la soif, des effets d'un vent brûlant et de mouches venimeuses. Depuis deux ans, il n'était pas tombé de pluie. Très adroits, ils ne vivent que de rapine et du produit

[1] Voy. la Carte, IIme année, p. 148.

*

de la chasse. Ils font sécher la chair qui leur en reste, et la portent aux districts plus favorisés au nord et au sud-est, pour l'échanger contre du grain. L'ivoire et les esclaves, dont ils trafiquent, sont transportés dans les districts plus septentrionaux, avec lesquels ils font un grand commerce, ainsi qu'avec les Arabes. » M. Johnston comptait être de retour à Mozambique au mois de janvier. Les journaux nous ont, en effet, appris son retour à la côte, où ses procédés antérieurs envers les autorités portugaises ne lui ont pas valu le meilleur accueil de la part des habitants de la colonie.

M. Gabriel Marcel, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale à Paris, y a trouvé une carte manuscrite qui, d'après l'écriture, l'orthographe et la nature du papier, remonte aux vingt dernières années du XVIIme siècle. C'est une **carte du Monomotapa,** et M. Ludovic Drapeyron, le savant rédacteur de la *Revue géographique*, a publié un travail de M. Marcel intitulé : Les Portugais dans l'Afrique australe, le Tchambèze, source du Congo, découvert par les Portugais, et où l'auteur, preuves en mains, établit les droits historiques des Portugais en Afrique. Sur la carte, que nous avons sous les yeux, le cours du Zambèze est tracé avec une certaine exactitude. Les chutes et rapides de Kebrabasa et la cataracte de Moroumbona y sont inscrits, ainsi que des forts et des marchés appelés *feiras,* comme San-Estevao, Chicova, Mazapa et Manzovo. La présence de l'or, et même, en un endroit, d'un or très fin, est signalée (Terras de moca Ouro, Minas de Ouro). Le cours du Chiré, affluent du Zambèze, est également dessiné à travers un pays réputé très fertile et peuplé. Des nombreux documents compulsés par M. Marcel il résulte que, depuis la fin du dix-septième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième, le cours du Zambèze, a été connu des Portugais au moins jusqu'à Zoumbo, à environ 15° de latitude sud et 30° de longitude est, qu'ils avaient de nombreux établissements fortifiés et des marchés, non seulement sur ce fleuve, mais dans l'intérieur du pays, dans tout le Mashonaland.

Le *Reichsbote* de Berlin a publié, sur la colonisation dans l'Afrique australe, d'intéressants renseignements que lui a fournis un colon allemand établi depuis quarante-deux ans dans l'**État libre** de l'**Orange.** D'après lui, ces pays chauds, dans leur état primitif, ont l'apparence de désert; mais que l'Européen s'y établisse, tout change. On voit surgir des sources, là où l'on ne supposait pas qu'il en existât aucune. Dans l'État libre, l'élève du bétail, très rémunérateur, dépend de l'irrigation artificielle du pays, désert en beaucoup d'endroits. De grands bassins

sont disposés pour recueillir les eaux de pluie; on creuse des puits; de cette manière on obtient les meilleurs pâturages et le plus beau bétail. Des contrées auparavant tout à fait insalubres sont assainies. Le correspondant a habité une région dans laquelle il ne pouvait pas conserver un seul cheval; en été, ils succombaient au climat; en hiver, les lions les dévoraient. Actuellement, lions et fauves ont disparu et la colonie est devenue salubre. Dans certains districts où, il y a quelques années, la présence de mouches venimeuses empêchait d'avoir du bétail, ces mouches ne se rencontrent plus et l'agriculture fait des progrès. Des localités, comme Leydenbourg, connues autrefois pour leur climat mortel, peuvent aujourd'hui être habitées en toute sécurité. La présence des blancs avec leur civilisation exerce une influence remarquable sur tout le pays, aussi ne faut-il pas, dans les essais coloniaux, se laisser décourager par les difficultés des premiers moments. Dans la colonie sud-ouest africaine, Hereroland, l'intérieur offre un plateau fécond et salubre où un bel avenir est ouvert à la colonisation allemande. Mais le correspondant exprime le vœu que si les Allemands entreprennent cette colonisation avec ardeur, habileté et persévérance, le gouvernement allemand les appuie partout comme le fait le gouvernement britannique.

Un correspondant du *Journal* de la Chambre du Commerce de Verviers, lui écrit que le Congo offre un brillant avenir à la **culture du tabac.** Il dit en avoir reçu des spécimens de différentes parties du haut et du bas Congo, et en avoir fabriqué des cigares qui ont donné d'excellents résultats soit pour la qualité, soit pour la combustion. Les tabacs du haut Congo l'emportent néanmoins sur ceux du bas fleuve, quant à la finesse des feuilles, ce qui doit provenir de la nature du sol, plus sec dans les districts du haut Congo que dans ceux du cours inférieur, qui sont en général humides. Le correspondant ajoute qu'une compagnie a été formée en Belgique pour la culture systématique du tabac dans l'État indépendant du Congo, et que dans quelques années, les manufacturiers belges ne voudront plus d'autres tabacs pour la fabrication de leurs cigares.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles rapporte que la **Compagnie des produits du Congo,** créée en vue de développer la culture du tabac, du café, du cacao, de la vanille et des autres plantes équatoriales, se propose d'y joindre le commerce et l'**élève du bétail.** Les expériences faites à Boma, Léopoldville et Loulouabourg prouvent que le bétail peut parfaitement vivre au Congo. La direction de l'en-

treprise en Afrique a été confiée à M. Ulff, qui connaît à fond la région des cataractes qu'il a habitée pendant plus de quatre ans, et qui est aimé des indigènes dont il parle la langue. Il choisira probablement au point où la Loufou [1] et l'Ounionzo, sont traversées par le tracé du chemin de fer, l'emplacement où sera créé le premier établissement, ce district ayant été reconnu comme particulièrement propre à la culture et à l'élève du bétail. Après cela, un de ses adjoints commencera la construction des abris pour le bétail et des habitations pour les blancs, tandis qu'un second adjoint descendra au bas Congo pour y prendre une vingtaine de bêtes que M. de Roubaix a offert de choisir parmi le troupeau considérable qu'il possède déjà dans l'île de Matéba. Quand on aura constaté que le troupeau prospère et qu'on peut l'augmenter, des dispositions seront prises pour donner une grande extension à l'élevage. Simultanément M. Ulff commencera, sur une grande échelle, la culture du manioc pour l'alimentation des ouvriers noirs, et de quelques hectares de tabac et d'autres plantes industrielles. On y donnera de l'extension à mesure que les résultats auront été constatés.

L'Union missionnaire a décidé de fonder deux stations sur le **Kassaï.** A ce sujet M. Lagat décrit ainsi le pays : « C'est un pays de plantations, de bestiaux, de collines couvertes d'une herbe courte. La vie que nous menons est plutôt celle des Boërs que la vie du Congo. Nous formons des taureaux pour la selle, et ils valent mieux que des chevaux Ils sont assez laids, mais on peut très bien les monter. Aucun cheval ne pourrait faire ce que fait un taureau : traverser les fleuves à la nage, grimper et descendre les montagnes les plus abruptes avec une sûreté de pied admirable et une vigueur sans pareille. J'en ai dressé pour mon usage un énorme qui marche très bien ; vous seriez étonnés de me voir sur cette bête, franchissant les obstacles au galop aussi facilement que le meilleur cheval de race. Chaque jour nous avons du beurre et du fromage frais. Quant aux natifs, ce sont les meilleurs nègres que je connaisse. En somme je me plais beaucoup ici, et ne suis jamais malade. »

L'adoption du système métrique des poids et mesures a été décidée pour les provinces de **San-Thomé** et du **Cap Vert.** Cette dernière se rapproche chaque jour de la métropole par ses lois, ses coutumes, ses relations sociales et économiques. San-Thomé aussi s'achemine vers la civilisation ; on y trouve des exploitations agricoles de premier ordre, où l'on rencontre de riches propriétaires demeurant dans des habita-

[1] Voyez la Carte, Xme année, p. 32.

tions pourvues de tout le confort européen. Toutefois, la population étant pour la plus grande partie composée de noirs, l'introduction du système métrique n'y sera pas aussi facile qu'au Cap Vert.

Le ministère impérial de la marine, à Berlin, a fait construire un bateau à vapeur démontable destiné à la navigation sur les rivières du **Cameroun.** Trop petit pour pouvoir prendre la mer, trop grand pour être chargé entier sur un vaisseau, il a été composé de différentes parties faciles à monter et à démonter. La chaudière se trouve à l'avant, la machine à l'arrière ; au centre sont les cabines. La machine est placée à l'arrière parce que les rivières du Cameroun sont si basses et souvent si étroites qu'on ne peut faire usage ni de l'hélice, ni des roues à aubes. Il a fallu adopter un système consistant en deux roues à l'arrière, indépendantes l'une de l'autre. On peut en arrêter une, ce qui augmente beaucoup l'action du gouvernail quand il s'agit de virer. Avant d'expédier ce bateau à vapeur, on en fera l'essai à Hambourg.

Une Compagnie s'est formée en Angleterre pour envoyer une expédition qui partira de **Libéria,** et devra traverser toute l'Afrique dans la direction de Khartoum. Cette Compagnie s'est fait garantir par le gouvernement de Libéria des concessions exclusives. Les explorateurs partiront de Monrovia, se rendront à Boporu, ouvriront le pays entre Libéria et le Niger, puis, ils traverseront l'intérieur avec une expédition chargée de négocier avec les tribus du Soudan central, et tâcheront d'atteindre la mer Rouge. Les pionniers de cette gigantesque entreprise se sont rendus à Libéria et disent que les richesses minérales du pays sont immenses et qu'elles récompenseront largement de leurs efforts les explorateurs. Une autre expédition, organisée aussi par une Société anglaise, partira en septembre prochain de **Free Town,** avec l'intention de travailler au développement des ressources de l'intérieur de la colonie britannique. Elle comptera des botanistes, des minéralogistes et des experts en agriculture. Le Colonial Office en attend un grand développement du commerce entre l'Angleterre et l'Afrique occidentale.

Dans ce moment où la question des pêcheries de Terre-Neuve préoccupe les esprits en France et en Angleterre, il est intéressant de constater l'existence de bancs considérables de **morues** dans l'océan le long des **côtes occidentales du Sahara.** D'après un consul anglais la qualité en serait aussi bonne que celle de Terre-Neuve. Citons ce qu'en dit le Dr Bertherand, dans le *Moniteur de l'Algérie :*

Il y a 7 ans, le *Talisman* constata aux environs du cap Blanc, une

nappe de 150 kilom. de longueur, d'une densité inférieure de plusieurs degrés (1024,8 au lieu de 1027,8) d'une température de 7° à 1500 m. de profondeur (au lieu de 23° à la surface), d'une coloration verdâtre au lieu du bleu foncé, ce qui indiquerait un courant sous-marin, d'une vitesse de 15 kilom. par jour. Dans cette même région sous-marine, on rencontrait en grande abondance à 200 m. des congres, à 500 m. des rascasses (scorpions de mer), entre 655 et 1600 m. des morues, à 1900 m. des salmonides, à 2000 m. des requins, à 4600 des macroures (langoustes et crevettes). Comme en Islande, les morues se trouvent dans la couche d'eau de 7° à 10°, ce qui permet de les suivre depuis le lieu de pêche habituel jusqu'à leur nouveau centre, à la côte du Sahara. C'est dans les parages du cap Blanc qu'elles apparaissent en octobre et novembre; la morue d'été y vient au printemps suivant. Sur la côte très sablonneuse et bordée de dunes, les deux échancrures pour un mouillage ou un port sont l'une à l'embouchure du fleuve du Sénégal, l'autre aux bancs d'Arguin. En raison des difficultés de navigation dues aux vents perpétuels du N. et aux courants portant au S., l'exploitation ne pourrait être faite qu'avec des bateaux convoyés ou aidés par un vapeur. Les relevés météorologiques indiquent que les vents du N.-E. règnent franchement dès la fin de septembre, que la température monte alors à 21°, ce qui rend l'air plus sec, les nuits plus fraîches, jusqu'au mois de juin; de là une série de neuf mois favorables aux sécheries (entre 17° et 20°). La pêche débutant en octobre aux environs du cap Bojador, pourrait dériver vers le S., puis se fixer près du cap Blanc et des bancs d'Arguin tout le premier semestre de l'année, période qui coïncide précisément avec le chômage des pêches de Terre-Neuve. En outre, des vapeurs qui naviguent entre Bordeaux et le Sénégal, les paquebots des Messageries, qui passent six fois par mois à 15 lieues du cap Blanc, y feraient certainement escale s'il y avait du frêt à prendre et des approvisionnements à assurer.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le professeur Hœckel, de l'Université de Halle, qui voyage en Algérie pour se livrer à des études scientifiques au bord de la mer, a été arrêté comme espion. Il a été relâché à la suite d'une démarche du consul allemand.

Une Exposition générale de l'Algérie s'ouvrira à Bône le 15 mai. De Marseille la traversée se fait en trente heures. Ceux qui peuvent s'accorder quelques jours de vacances feront bien d'aller constater sur place les progrès accomplis dans l'œuvre de la civilisation par les colons français et les agriculteurs arabes.

L'agence Reuter annonce que pendant l'année dernière vingt-trois mille réfugiés du Soudan sont arrivés à Wadi-Halfa, et qu'un grand nombre d'entre eux se sont établis à Deberah, à vingt milles au nord de Wadi-Halfa, où le gouvernement les a traités avec la plus grande libéralité. Les résultats du commerce du Soudan ne sont pas particulièrement favorables ; mais les marchands sont contents de la reprise du trafic.

D'après la *Novoié Vremia,* une mission russe sera envoyée en Abyssinie. Elle sera politique et non religieuse comme celle d'Atchinoff. Le chef en serait M. Maschoff, qui est de retour depuis peu de l'Abyssinie, où il a été accueilli avec beaucoup de bienveillance.

La *Correspondance politique* apprend de Rome qu'il est question de la formation d'une société italienne pour l'Afrique orientale, sous la présidence de M. Filonardi, ancien consul d'Italie à Zanzibar.

Les journaux de Berlin annoncent que le Dr Baumann a quitté la côte orientale d'Afrique, avec une expédition chargée de faire le lever nécessaire en vue de la construction d'un chemin de fer dans la direction du Kilimandjaro. Un syndicat à cet effet a été formé à Hambourg.

La mission du lieutenant Ehlers auprès du sultan de Mandara, dans la région du Kilimandjaro, a été couronnée de succès. Le sultan et huit autres chefs indigènes ont arboré le pavillon allemand.

Le Comité allemand de secours pour Émin-pacha a enfin reçu une lettre de l'expédition du Dr Peters annonçant l'arrivée de l'expédition sur les bords du lac Baringo, au N.-E. du Victoria-Nyanza.

Tipo-Tipo est en route pour Zanzibar, où il compte se défendre lui-même dans le procès que lui a intenté le Comité anglais d'Émin-pacha aux fins de lui faire payer 250,000 fr. pour n'avoir pas tenu ses engagements envers Stanley.

D'après le *Standard,* l'Allemagne va ouvrir des négociations avec le Portugal pour délimiter les sphères d'influence allemande et portugaise dans l'Afrique orientale.

Le gouverneur portugais à Quilimane a protesté contre les procédés du consul anglais au Chiré depuis que l'expédition portugaise de Serpa Pinto s'en est retirée.

Serpa Pinto et le lieutenant Cordon, explorateur du Mashonaland, sont arrivés à Lisbonne.

Le commandant Machado et le capitaine Caldas Xavier sont partis pour Lorenzo-Marquez, en qualité de commissaires pour la délimitation des frontières du Portugal et du Transvaal, des monts Lebombo à l'Incomati.

Le gouvernement portugais a promis son appui aux missions romaines qui vont être fondées à Malangé, Cassangé et dans le Lounda.

Savorgnan de Brazza s'est embarqué le 10 avril, à Marseille, pour retourner au Congo français. Avant de partir, il a réussi à constituer une Société financière pour la construction d'une voie ferrée destinée à relier Brazzaville à la côte.

MM. Allégret et Teisserès, missionnaires protestants au Congo français, ont dû

partir au commencement d'avril, de l'Ogôoué, pour gagner les hauts plateaux et explorer le pays au point de vue du choix de l'emplacement d'une station. Ils reviendront par le Congo, Brazzaville et le Quillou.

L'Allemagne a accédé, à partir du 1er juillet prochain, pour le territoire de Cameroun, à l'arrangement signé le 1er juin 1878 à Paris sur l'échange de lettres avec valeur déclarée; et pour celui du Togo, à l'arrangement signé le 4 juin 1878 à Paris sur l'échange de mandats-poste. L'Allemagne a également accédé pour les mêmes territoires à l'acte additionnel de Lisbonne du 21 mars 1885.

L'influence française au Sénégal vient de prendre pied à Segou Sikoro, sur la rive droite du Niger, à 200 kilom. environ en aval de Bammakou. Le commandant Archinard s'en est emparé, et y a proclamé roi un membre de la famille royale auprès duquel il a installé un résident français.

Une expédition allemande politico-commerciale s'est embarquée à Hambourg pour le Maroc. Elle est composée de plusieurs officiers supérieurs et d'anciens agents de factoreries allemandes en Afrique.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Le *Manchester Examiner* a reçu d'un correspondant une lettre d'après laquelle la traite serait faite par des blancs dans le **Tongaland,** au nord du Zoulouland, entre les monts Lebombo et l'océan Indien. « En me rendant de Johannesbourg à la baie de Delagoa, » dit le correspondant, « je fus informé qu'une bande d'Européens de diverses nationalités se trouvaient dans les monts Lebombo, non loin de l'Oumvolosi, la rivière qui débouche dans la baie de Sainte-Lucie, et qu'elle faisait le commerce de jeunes garçons et de jeunes filles. Accompagné d'un blanc nommé Wilson et d'un indigène de confiance, je résolus de les rejoindre, traversai les plaines boisées du Tongaland et atteignis les monts Lebombo, où je fus reçu très hospitalièrement par les natifs qui m'engagèrent instamment à ne pas me mêler à ces gens si je ne voulais m'exposer à leur vengeance. Sans me laisser arrêter par ces avertissements, je poursuivis mon chemin et me trouvai bientôt près des palissades élevées par les trafiquants pour enfermer leurs esclaves; j'aperçus une demi-douzaine de canons de carabines Martini-Henri, et tout à coup je me rencontrai face à face avec quelques blancs, d'une saleté repoussante, et d'une douzaine de natifs robustes. Leurs regards trahissaient des soupçons; néanmoins, au moyen d'avances diplomatiques, j'obtins d'eux la promesse que si j'avais besoin d'un nègre ou deux, ils pourraient me les fournir. Toutefois, m'assurèrent-ils, ils avaient beaucoup plus de filles